8 septembre 1995 N° 44

ENFANCE ET SAINTETÉ

Bulletin de l'Association des Amis d'Anne de Guigné

Sommaire

L'état d'enfance du Fils de Dieu....1
Enfance handicapée et sainteté....2
La soif de Dieu des jeunes premiers chrétiens d'Afrique noire....7
In memoriam : Le Cardinal Coffy, un ami de la première heure....10
Des nouvelles d'Anne.... 11

L'état d'enfance du Fils de Dieu

Texte de Pierre de Bérulle

Le premier état dans lequel nous trouvons le Fils de Dieu venant au monde, c'est son enfance ; c'est le premier état aussi où nous devons le contempler et l'adorer. D'autant plus que cet état dure longtemps : des jours, des mois, des années. Les autres mystères et actions de Jésus sont limités à quelques heures ou quelques jours. Cette durée est d'autant plus remarquable que l'enfance comporte un très grand abaissement en regard de la dignité du Verbe incarné et la privation de plusieurs privilèges normaux pour une majesté si grande…

C'est le premier état du Fils de Dieu sauvant le monde. C'est le premier état auquel il paraît au monde. C'est un état dans lequel il honore Dieu son Père et sanctifie par sa présence la Judée et même l'Égypte. C'est un état partagé entre le monde et la Vierge : car la Vierge est neuf mois dépositaire de cet état. C'est un état de puissance et le premier état dans lequel il commence à sanctifier le monde. Il sanctifie son précurseur dans le sein d'Elisabeth. Il fait venir les anges du ciel, et les Rois mages, dans sa crèche, à Bethléem. Il illumine les bergers, confond les tyrans, émeut toute la ville de Jérusalem par sa venue et donne grâce à de nombreux martyrs de mourir pour son nom avant de le connaître – et de se connaître eux-mêmes – remplissant le ciel de tant d'innocents martyrs, premières fleurs de l'Église naissante, premiers fruits de son enfance, premières hosties consacrées à sa gloire.

Ce sont les merveilles de cette enfance, pleine de puissance et de grâce d'une

part et de l'autre abaissée et cachée dans les faiblesses de l'enfance : car il demeure impuissant, indigent et comme mendiant sa propre vie à la vie de sa Mère. Il est enfant et porte en lui toutes les faiblesses de l'enfance : car les merveilles qu'il réalise sont bien de lui, mais sont hors de lui et non en lui. En lui, il possède abaissement et impuissance. Hors de lui, il opère ce que ni l'enfant, ni l'homme, ni même l'ange ne peut opérer. Et cela pour bien marquer la divinité cachée dans son enfance et pour donner l'exemple aux siens de demeurer dans le néant et l'abaissement de leur nature, au sein même des opérations de la grâce.

Jésus donc est puissant et impuissant dans son enfance. Il est impuissant par grandeur, par puissance, par amour : car c'est la puissance de sa divinité qui le rend impuissant et enfant. C'est la puissance et la grandeur de son amour qui le mettent en cet état, et non pas la faiblesse de la nature humaine, qu'il pouvait éviter. Car cette personne divine possède l'être et la substance divine jointe à la puissance de l'essence divine. Elle donne donc la puissance et la gloire à l'âme de cet enfant divin. Et son corps, malgré sa faiblesse, est déifié et digne d'être adoré par tous les corps et tous les esprits de l'univers.

Ô grandeur dans la faiblesse, ô faiblesse dans la grandeur ! Qui peut dignement l'exprimer ? Nous devrions demeurer en silence pour accompagner le silence de cet Enfant divin. Mais, tandis qu'il est dans l'enfance à cause de nous, il nous faut parler de lui, il nous faut parler pour lui.

Pierre de Bérulle, *Les Grandeurs de Jésus*

Enfance handicapée et sainteté

La sainteté est don de Dieu ; elle est le fruit précieux de sa grâce qui nous est donnée et grandit en nous par la prière et les sacrements. Les petits enfants handicapés, et quelle que soit la gravité de leur handicap, sont appelés, eux aussi, à devenir des saints. Mais dans quelle mesure sont-ils aptes à recevoir les sacrements ? Nous remercions la revue Ombres et Lumières *de sa précieuse contribution sur ce sujet délicat, et de nous permettre d'en faire bénéficier nos lecteurs.*[1]

Voici ce qu'écrivent successivement Marie-Hélène Mathieu, le Père Bissonnier et Monseigneur Stéphane Desmazières, évêque émérite de Beauvais.

1 Cf. *Ombres et Lumières*, Juin 1995, n° 110. Revue chrétienne des personnes handicapées, publiée par l'*Office Chrétien des Personnes Handicapées* (O.C.H.), 90 avenue de Suffren 75738 PARIS CEDEX 15.

Le petit enfant, la personne handicapée mentale ne peut aller à Dieu par des moyens intellectuels. Mais Dieu se révèle par sa présence intime, par la communion des cœurs. C'est ce qu'exprime cette petite fille à sa maman qu'elle accompagne à l'Eucharistie : « Moi aussi, j'ai faim ».

Le grand désir de Dieu, c'est de se donner à *chacun* de nous. Mystérieusement, Dieu trouve sa joie en nous. Déjà, dans l'Ancien Testament, nous faisons cette découverte extraordinaire : Dieu trouve ses délices dans le cœur des hommes. Et dans son dernier discours, Jésus nous dévoile tout son amour : « J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous ». Ne contrarions donc pas le désir du Seigneur. Laissons les plus petits venir à Lui. Amenons-les Lui.

Nos frères handicapés découvrent cette immense tendresse du Seigneur dans la mesure où les parents, les catéchistes, les paroisses la leur révèlent. Dieu a besoin de notre intermédiaire pour leur manifester son amour. En retour, ils nous redonneront ce message d'une manière toute renouvelée, unique. Nous les évangélisons mais, à leur tour, ils nous évangélisent. Les mots que nous avons dits, transformés par leur cœur, viennent approfondir les nôtres.

L'épiscopat anglais, des évêques portugais, de nombreux évêques en France et dans le monde se sont personnellement exprimés sur les personnes handicapées et les sacrements. Le Pape lui-même s'adressant aux prêtres de l'Arche leur disait : « Je tiens à vous encourager à mettre en valeur dans les communautés les sacrements de l'Eucharistie et de la Réconciliation ».

Les gestes portent plus que les paroles. Voici l'un de ces gestes de Jean Paul II. Sabina est aveugle et sourde. Elle a une déficience mentale profonde et porte douloureusement sur son visage les marques de son handicap.

Lors d'une fête diocésaine, Sabina est là avec ses parents, au premier rang. Au moment de la communion, le Pape s'approche de Sabina et lui donne le corps du Christ. Francesco, son père, très ému, raconte cet événement et conclut simplement : « Le Pape a fait ce qu'aurait fait Jésus ».

Marie-Hélène Mathieu

Il me revient d'abord à la mémoire cette parole d'un de mes professeurs de théologie qui nous déclarait : « Les sacrements, ce sont les gestes du Christ prolongés jusqu'à nous par son Église ». C'est assez dire leur importance.

On sait la prédilection que manifeste Jésus pour les personnes malades et handicapées qu'Il rencontrait sur les routes et dans les villes ou villages de Palestine. Au cours de sa brève vie publique, il apparaît qu'Il leur consacra une attention toujours particulière, comme une part considérable de son temps.

L'Église ne saurait donc faire autrement que de "prolonger" jusqu'aux membres les plus faibles de l'humanité d'aujourd'hui, ces "gestes du Christ" que sont très particulièrement les sacrements. Ne peut-on dire aujourd'hui que de tels membres y ont un droit en quelque sorte prioritaire ?

En même temps, nous le savons, l'éventail des sacrements concerne les besoins fondamentaux de cette vie d'enfant de Dieu à laquelle tout être humain est appelé : le Baptême correspond à la naissance, la Confirmation à la croissance, l'Eucharistie répond au besoin de s'alimenter, la Pénitence et l'Onction des malades à la guérison spirituelle voire corporelle. Tous ces besoins existent plus ou moins chez chaque être humain, doté ou non de ce que l'on appelle la normalité. Nos frères malades et handicapés n'en sont pas dépourvus, bien au contraire. Chez certains d'entre eux tel besoin n'en est que plus aigu.

Eux-mêmes le sentent d'ailleurs ainsi que leurs familles. « Pourquoi pas moi ? » demande cet enfant pourtant gravement perturbé lorsqu'il apprend la première communion d'un de ses cousins. « Je veux le petit pain » me dit inlassablement cette grande fille handicapée mentale profonde… « Pain de Dieu » me suppliait, de sa voix rauque, Françoise, à peine capable de parler ailleurs. Telle autre, qui a subi une grave opération du cerveau et qui ne parle pas du tout, le signifie en voulant, à tout prix, accompagner sa mère et recevoir avec elle la sainte communion.

Et que l'on n'aille pas nous dire que tout cela n'est que mimétisme ! Que de larmes n'a pas versées cette adolescente, elle aussi gravement handicapée, aspirant à un baptême auquel son entourage s'est longtemps opposé ! Et quelle joie, pour cette autre, de recevoir la lumière et la force de l'Esprit d'Amour dans la Confirmation !

Le fait, d'ailleurs, que les sacrements soient, selon la définition théologique, des "signes sensibles" où l'action spirituelle est représentée et produite par le moyen, l' "instrument" de paroles, de gestes, voire de réalités concrètes, visibles et palpables (telles que l'eau, le pain, l'huile, etc.), cela les rend particulièrement saisissables (à tous les sens du mot) et désirables par des enfants ou adultes, même gravement atteints physiquement ou psychiquement. Nous en avons eu mille preuves.

Reste, bien sûr, que cette "accessibilité" sera variable en fonction de bien des facteurs. Mais, fondamentalement, le sacrement est, pour nos frères souffrants en particulier, l'une des manifestations les plus frappantes, les plus touchantes de l'estime, de l'amour et du respect que leur porte l'Église du Christ.

Réagissons donc, de toutes nos forces, devant ces "arguments contre", lesquels sont des plus discutables. On en retrouve surtout deux parmi d'autres.

Il y a d'abord la réaction de ceux qui vous disent : « Ils ne comprennent pas ». A quoi j'ai toujours envie de répondre : « Et vous, êtes-vous bien sûr de comprendre ? »

Je pense à une petite fille trisomique, cardiaque, en train de perdre l'ouïe et, peut-être, la vue, que je connais bien et que ses parents ont présentée récemment à leur évêque pour lui demander s'il accepterait de la confirmer (elle a fait sa première communion il y a déjà deux ans et a édifié, par sa piété, la paroisse urbaine qui est la sienne). L'évêque, qui m'a interpellé depuis lors, m'a dit : « J'ai vu la petite fille que vous m'avez envoyée. Elle est admirable. Elle en sait plus que la plupart des fidèles de nos paroisses. Bien sûr que je vais la confirmer ! »

Il est un autre "argument contre" : « Vous risquez, nous dit-on, de les influencer. Malades, handicapés, ils sont dépendants et à votre merci ! » Là encore, c'est ne pas connaître les personnes handicapées. Bien souvent, un jeune paralysé, un jeune aveugle, une jeune sourde, réfléchiront autant et même plus qu'un jeune valide de leur âge et seront tout aussi capables d'un refus obstiné que d'une réponse positive. Et cela est vrai tout aussi bien de jeunes malades ou handicapés mentaux. Une maman nous dit de son fils, psychotique : « Il ne veut plus communier ». Bien entendu, nous cherchons à savoir délicatement les raisons d'un tel refus. D'autres jeunes refusent d'abord, qui demandent ensuite… après réflexion. Je pense à cet adolescent, psychiquement perturbé, qui ne voulait même pas sortir de la voiture de ses parents quand ceux-ci sont venus me le présenter pour que je tente avec lui une catéchèse. Maintenant, il éclate de joie quand il vient dans notre petite chapelle où il a reçu, radieux, sa première communion. Mais il fallait lui faire l'honneur de croire à la part de liberté qui est la sienne et la respecter.

Voilà qui nous conduit, pour terminer, à proposer quelques orientations pédagogiques de base :

– Veiller, tout d'abord, à bien présenter les sacrements pour ce qu'ils sont. Tout sacrement mérite un infini respect. Il est une entrée toujours plus profonde dans le mystère du Christ ressuscité, vainqueur de la mort et source de Vie. Et cela est vrai de la plus discrète des absolutions !

– N'allons surtout pas présenter les sacrements comme une récompense. Un sacrement n'est, en aucun cas, le cadeau que l'on obtient par la modification d'un comportement dit indésirable ou les efforts faits chez le kinésithérapeute…

– Prenons garde à ce que – sauf le cas d'extrême urgence – il y ait toujours une certaine préparation à la réception d'un sacrement. Même avec ces enfants les plus sévèrement handicapés (que l'on appelle parfois hélas ! grabataires), je n'ai jamais omis, quant à moi, d'assurer à un futur communiant, baptisé ou

confirmand, des contacts préalables. Même si j'ignore ce qu'en fait l'enfant a "reçu", je considère qu'il avait droit à mon attention particulière, à une part de mon temps, à ma parole. Et mon entourage (parents, éducateurs, catéchistes) pensait de même.

– Prenons bien garde, enfin, à relativiser l'importance du "contexte festif" de la réception d'un sacrement : première communion ou Confirmation par exemple. Que l'on veuille particulièrement gâter un enfant handicapé en pareil cas peut être compréhensible, encore qu'il convienne surtout que cet enfant soit, au maximum, "comme les autres". Mais veillons que ces cadeaux, vêtements, repas… n'aillent pas éclipser la valeur primordiale qu'il importe d'attacher au don de Dieu que constitue le sacrement en tant que tel.

Les sacrements de l'Église sont un incomparable trésor que le Seigneur a mis à la disposition de tous ses enfants. Puissions-nous tous contribuer à partager avec les plus pauvres ces inépuisables richesses !

Père Henri Bissonnier

Je serais tenté de répondre d'emblée : « Tout baptisé – de par le fait même de son baptême qui le fait enfant de Dieu, a droit à recevoir le Corps du Christ. Mais cette hostie, c'est le corps du Christ ressuscité, c'est Dieu ; et la Présence de Dieu réclame de notre part le plus grand respect. C'est pourquoi l'Église avec sagesse a toujours réglementé la réception de l'Eucharistie…, même Pie X, qui a pourtant remis en honneur et facilité au maximum la communion fréquente, même celle des petits enfants.

Mais de nombreuses personnes handicapées n'ont-elles pas certaines caractéristiques de l'enfance que le Seigneur nous a demandé de retrouver si nous voulons entrer dans le Royaume des Cieux ? Et n'a-t-il pas rabroué ses Apôtres, un jour que ceux-ci par respect pour leur Maître les écartaient de Lui : « Laissez-les venir à Moi, ces petits… »

Si Pie X a posé comme condition pour la première communion d'un enfant « qu'il connaisse les mystères essentiels de la foi », il a précisé aussitôt « selon la portée de son intelligence » ; et, quand il s'est agi de l'âge – ou de l'usage – de la raison, il a également précisé qu'il suffisait d' « un certain usage de la raison » (un "quelconque" usage de la raison, même assez petit).

Or, on constate très souvent chez ces enfants un décalage entre les aptitudes intellectuelles et l'ouverture aux choses spirituelles, et même entre les qualités de l'esprit et celles du cœur. Des enfants premiers de classe peuvent être égoïstes et peu ouverts à la foi ; d'autres, peu doués au point de vue scolaire, ont parfois l'intelligence du cœur et celle de la foi. Jésus ne nous a-t-il pas avertis que son

Père aimait se révéler aux “petits”, tandis qu’il restait caché aux yeux des “sages” ?

Pour ma part, j’ai eu l’occasion de fréquenter assez souvent des jeunes handicapés plus ou moins profonds. J’ai toujours admiré chez eux une spontanéité de sentiments qui les rendait particulièrement attachants. Car ils ne savent pas, comme nous, dissimuler leurs sentiments. On dirait volontiers qu’ils ont le cœur sur la main. Alors, me direz-vous, aucune préparation ne vous semple plus nécessaire ? Je ne dis pas cela. Si Dieu ne demande pas à tel enfant plus qu’il ne peut apporter, Il lui demande tout ce qu’il peut donner.

Monseigneur Stéphane Desmazières

Et pour conclure, cette réaction si fermement théologale d’un enfant dit “handicapé mental”. Il avait fait sa première communion et communiait régulièrement, mais avec une certaine désinvolture qui ne laissait pas d’inquiéter ses parents, se demandant s’il était vraiment conscient de l’importance d’un tel acte. Mais laissons lui la parole :

« La réponse à cette inquiétude, c’est lui qui nous l’a donnée un dimanche où, tous grippés, nous suivions la messe à la télévision. La célébration était très belle et très prenante. Distraitement, Jérôme la suivait avec nous, alignant en même temps ses petites autos sur le tapis.

A la fin de la messe, sa maman encore dans la prière, lui demande : “Tu ne trouves pas que cette messe était très belle ?” Jérôme répond : “Oui, mais quand même c’est pas pareil”. “Pas pareil ? Que veux-tu dire ?”.

“Et bien oui, c’est pas pareil, j’ai pas reçu Jésus dans mon cœur !”. »

La soif de Dieu des jeunes premiers chrétiens d’Afrique noire

par Marie-Odile Peaucelle

En 1885, près de Kampala, Ouganda, le nouveau roi Mwanga a, parmi ses serviteurs, de jeunes pages de 12 et 15 ans. Cinq ans auparavant, des missionnaires anglicans et le Père Lourdel, un français, dit “Mapera” ont baptisé quelques chefs. L’ancien roi a renvoyé les étrangers.

Avant de partir, Mapéra a dit : « **Priez** tous les jours, relisez l’enseignement de Jésus écrit dans votre langue. Chaque *dimanche*, si vous pouvez, faites des réunions, priez ensemble. Faites des groupes. Chaque jeune dira ce qu’il fait dans son groupe à un chrétien plus âgé. Les plus âgés vous parleront de Dieu en secret… Celui qui prend le nom du Christ doit lire *tous les jours* les paroles et les

actes du Christ. Il doit Lui ressembler et donner sa vie comme Lui pour sauver ses frères ».

A partir de là, les “priants” sont devenus catéchistes. Leur vie joyeuse étonne. Quand la peste est là, ils soignent les malades sans avoir peur pour leur vie. Ils baptisent les mourants. Ils sont au service de tous. Les catéchumènes, de plus en plus nombreux, racontent la vie de Jésus à leurs parents et amis, aux serviteurs du roi.

C’est ainsi que le jeune chef des pages, Charles Lwanga, catéchumène, est devenu le catéchiste des plus jeunes : Denis, Kisito, Muggagga, Gyavira… Il leur apprend à très bien servir le roi et aussi à prier, à écouter la Parole de Dieu et à la mettre en œuvre. Il les cache lorsque le jeune roi (cédant à sa tendance déviée) appelle un de ces jeunes garçons, pour son plaisir.

Pourtant, le roi Mwanga rappelle les missionnaires et donne à Mapera une plantation de bananes.

Après une absence de trois ans, Mapera trouve les groupes multipliés. Chacun demande le Baptême. Pour compléter leur préparation, il les reçoit de nuit.

Kisito vient souvent à la mission, il supplie : « Mapera, quand vas-tu me baptiser ? Interroge-moi, je sais ! » Mapera répond : « Plus tard, tu es trop jeune ! ». « Pas trop jeune pour mourir ! » réplique Kisito. « Le roi a dit : “Les priants qui me résistent, je vais les tuer tous !” » Mapera fait doucement passer Kisito par la fenêtre… mais le garçon insiste et insiste encore… « C’est Noël, dit Mapera, on verra à l’Ascension ».

Vers Pâques, pour l’exemple, le roi fait tuer des chefs de sa Maison, qu’ils prient chez les catholiques ou chez les anglicans.

Les missionnaires préparent leurs enfants à la mort et espèrent mourir avec eux. Ils insistent sur le pardon, la prière pour les bourreaux…

Un jour le roi envoie chercher le jeune Mwafu. « Que faisais-tu ? » lui demande-t-il. « Je priais avec Denis qui enseigne la religion de Jésus ». Le roi, furieux, transperce Denis d’un coup de lance.

Alors les plus jeunes, Denis, Siméon, ont peur et fuient chez un catéchiste. Ils y rencontrent Kisito. « Vous vous sauvez, dit-il, moi, je retourne chez le roi ». Ses amis se souviennent alors des paroles de Jésus : « Celui qui sera pour moi devant les hommes, Je serai pour lui devant mon Père. » Ils choisissent eux aussi de revenir pour « aller chez Dieu ».

De nuit, Charles et d’autres jeunes adultes courent à la mission pour recevoir le Baptême et le Corps du Christ. Revenu chez le roi, Charles rassemble son groupe et dit : « Nous avions espéré que ce roi deviendrait priant mais il va encore

nous demander d'abandonner Jésus ». Longuement, tous prient ensemble et promettent de suivre Jésus. Kisito tremble car la mort de son ami Denis l'a rendu malade. Alors Charles se penche vers lui : « Kisito, quand on nous prendra, je te donnerai la main, si nous devons mourir pour Jésus, nous mourrons la main dans la main ».

Charles baptise Kisito et les autres pages. Ils sont joyeux.

Le lendemain, le roi ordonne : « Ceux qui prient, allez au fond de la cour ! » Aussitôt, Charles et Kisito, se donnant la main, obéissent. Tous les priants, catholiques et anglicans agissent de même.

Le roi crie : « Attachez-les et menez-les en prison. Ils seront brûlés à Namugongo » (à 28 km de là). Le père de Mbaga, 12 ans, essaie de le sauver disant : « Obéis à ton père » mais l'enfant réplique : « Mon Père est au Ciel, je dois lui obéir ». Kisito, lui, rit de se voir attaché si serré avec les autres, comme si c'était un jeu.

Après une marche douloureuse, les priants sont mis dans des cases, attachés avec des fourches au cou. Ils se pardonnent entre eux. Ils continuent, catholiques et anglicans, à prier Dieu le Père avec les mots de Jésus et d'invoquer Marie Sa Mère. Ils font remarquer l'injustice de brûler avec eux des pages musulmans. Les bourreaux les relâchent. D'autres prisonniers se mettent à prier. Les jeunes disent à leurs amis qui essaient de les sauver : « Au revoir, moi, je m'en vais chez Dieu ». « Un jour vous prierez aussi ».

Quand on les fait sortir des cases, c'est comme une fête, chacun va vers son ami, disant : « C'est ici que nous allons voir Jésus-Christ ! ».

Dans le bûcher où le feu tourbillonne comme sur une case qui brûle, on entend un grand murmure très doux : ce sont les prières de ceux qui meurent pour rester fidèles à Dieu. Les bourreaux s'étonnent : les chrétiens ont *prié* jusqu'à la fin ! C'est le 3 juin 1886 le jour de l'Ascension.

Marie-Odile Peaucelle

D'après le témoignage de l'un des pages, enlevé du bûcher au dernier moment et de la sœur d'un des premiers baptisés catéchistes. Après le martyre de son frère, elle a demandé le baptême et a voulu donner sa vie à Dieu dans la vie religieuse. Cf. Pirogue *numéro de décembre 1986, Éditions Saint Paul.*

In memoriam : Le Cardinal Coffy, un ami de la première heure

Dieu a rappelé à lui, le 15 juillet, son serviteur, Monseigneur Robert Coffy, à la suite d'une longue et inexorable maladie.

Avant de devenir, en 1985, archevêque de Marseille, puis Cardinal, le 28 juin 1991, il avait été successivement évêque de Gap (1967-1974) et archevêque d'Albi (1974-1986).

Comme notre petite Anne, il était d'origine savoyarde, et à l'image des montagnes de son enfance, il gardera ces qualités de courage et d'exigence qui ont fait de lui un homme de doctrine, passionné d'amour pour l'Église.

Né le 24 octobre 1920 au Biot (Haute-Savoie), il a fait ses études au Petit Séminaire de Thonon-les-Bains, puis au Grand Séminaire d'Annecy. Devenu Professeur au petit Séminaire de Thonon (1948-1949), puis Professeur de dogme au Grand Séminaire d'Annecy (1949-1952), il en demeurera quinze ans le supérieur (1952-1967), avant d'être nommé évêque de Gap.

Il s'est donc trouvé informé de la réputation de sainteté d'Anne et a pu contribuer à certaines démarches concernant la cause. Voilà ce qu'il écrivait, alors qu'il était évêque de Gap, au sujet de sa petite "payse" :

« En quelques années, Anne a franchi toutes les étapes de la vie spirituelle et elle est parvenue, à la fin de sa vie, à une union très étroite avec le Seigneur.

Cependant, elle n'en demeure pas moins une petite fille qui a joué à la poupée, qui a fait des fautes d'orthographe, qui a peiné sur ses problèmes.

Elle s'est sanctifiée dans ses jeux d'enfants et ses devoirs de classe ; elle s'est sanctifiée dans sa famille et au milieu des autres enfants de son âge ; elle a su faire de toute sa vie d'enfant un aliment de sainteté, puisant sa force tout particulièrement dans la sainte Eucharistie.

De ce fait, elle demeure pour les enfants un exemple vivant… Elle demeure pour les parents et les éducateurs, un rappel des grandes lois de l'éducation chrétienne. »

Puisse le Cardinal Coffy intercéder pour que soit hâtée – si telle est la volonté de Dieu – une nouvelle avancée de la "cause d'Anne" !

Renée de Tryon-Montalembert

Des nouvelles d'Anne

Une moniale dominicaine nous écrit :

« J'ai beaucoup de confiance en l'intercession d'Anne et lui confie un grand nombre de personnes qui souffrent d'une manière ou d'une autre. Notre sœur J. a une plus jeune sœur, sa petite sœur, restée seule, après la mort des parents.

Sœur J. lui téléphone chaque semaine pour la soutenir, mais la petite sœur n'est qu'agressivité et rancune : "Tu aurais mieux fait de rester à la maison, maintenant tu n'es qu'une servante, et au bout il n'y aura rien", etc. "Ta belle vie religieuse… une injustice, de l'égoïsme." J'ai demandé à Anne de changer le cœur de la petite sœur et c'est chose faite. Les téléphones sont empreints de douceur, de reconnaissance. Sœur J. en est tellement soulagée ! »

« Depuis longtemps je prie Anne pour une jeune fille, C., qui a été opérée à la tête onze fois pour un cancer au cerveau. Et puis, voici une lettre annonçant que le papa de C. est paralysé à la suite d'une attaque. La maman est effondrée. Je continue à prier pour cette famille si éprouvée. »

Finalement, arrive une autre lettre : « Le papa a repris son travail, il doit toutefois faire attention au stress. C. a été régulièrement au contrôle. Pour le moment plus de trace de cancer ! Depuis quelques années elle n'entend que d'une oreille et ne voit que d'un œil. Mais elle est heureuse, très engagée dans la paroisse, pleine de foi. La maman s'est remise de ses angoisses. Je sens qu'Anne est intervenue. »

Directeur de la publication : Suzanne Roncin

Document recomposé et mise en page à partir d'un exemplaire original.
© 2012 Association des Amis d'Anne de Guigné.